**Romains 8- Cathédrale de Strasbourg – 26 juin 2020**

« S’il est une chose qu’on puisse désirer toujours et obtenir quelquefois, c’est la tendresse humaine » C’est avec cet extrait de La peste de Camus que j’aimerais commencer à mettre des mots sur ce qui nous est arrivé. Il y a quelques mois désormais s’abattait sur notre région, notre pays, notre vie, une pandémie inédite entrainant souffrances et deuils en cascade. Nombreux ceux qui furent meurtris, dans leur chair, leur esprit. L’échafaudage intérieur fut mis à terre non seulement par le virus mais par la distance, l’isolement, imposés. Des proches mis au loin, écartés de notre sphère intime, au moment où précisément ils auraient eu besoin de notre tendresse, alors qu’ils étaient face à la souffrance, l’angoisse et la mort.

Nous souvenir de notre impuissance, de l’impossibilité d’accompagner ceux que nous aimons par une caresse, une parole ou un rite, nous tord les tripes. Non, l’humain n’est pas fait pour cela. Il est tout l’inverse, un être de relation qui a besoin de l’autre, particulièrement au temps de la faiblesse. Devant Dieu, aujourd’hui, nous portons ces déchirements, ces arrachements, ces adieux qui n’ont pu se vivre, notre culpabilité et nos larmes.

La vague a submergé nos sociétés policées impréparées interrogeant chacun sur ce qui fait son ancrage. Dans l’épître aux Romains, l’apôtre Paul, nous livre son ancrage. Ni les forces d’en haut, ni les forces d’en bas, ni la souffrance, ni le malheur, pas même la mort, rien, ne peut nous séparer de l’amour de Dieu. Et l’on peut imaginer, que Dieu, que l’on fût croyant ou non, ait été invoqué dans les heures sombres traversées par ceux dont nous faisons mémoire.

Il est sans doute bon de rappeler que Dieu, s’il parait lointain à notre société sécularisée, ne se tient loin de personne. Quand bien même nous le rejetons, Dieu se tient sur le seuil, il est toujours là, présent dans notre présent quel qu’il soit. « L’âme doit toujours être entrebaillée» écrivait la poétesse Emily Dickinson. Car Dieu se tient toujours prêt des fissures. C’est souvent par là que nous le laissons approcher. Les forts n’ont pas besoin de Dieu comme les bien-portants n’ont pas besoin de médecin. Dieu se tient au seuil de notre être intérieur, le Vivant attend d’être invité pour parler. Le Dieu des chrétiens n’est pas un Dieu fanfaron, il se faufile dans le monde par une mangeoire, il dit son amour en agonisant sur une croix. A travers tout ce qui m’arrive, Dieu peut entrer. Il se tient au fond de nos détresses pour nous y recueillir. Il est le monde de l’Av**e**nt, il se mêle à ce qui vient pour nous y rencontrer. Toujours à notre recherche, a fortiori quand nous somme perdus, nous assistant dans notre quête de sens dans tout ce qui nous advient. La foi, la disponibilité pour Dieu se creuse souvent dans nos failles. C’est lorsque nous prenons conscience de notre limite que s’ouvre l’espace pour un autre que nous-mêmes. La société entière l’a vécu en voyant soudainement les invisibles. Ceux qui nous tendent un verre d’eau, changent nos draps sur un lit d’hôpital, vident nos poubelles. Les temps de crise révèlent nos limites et mettent en relief notre dépendance.

J’ai besoin des autres. D’autres parviendront à dire : J’ai besoin du tout-autre. Quand l’espoir n’est plus de mise seule l’espérance peut prendre le relais. L’espérance est un chemin de confiance. Je dépose le tragique, l’inachevé de mon existence entre les mains de l’amour véritable. L’espérance ouvre la porte à des possibles qui ne sont pas les miens. Le Dieu de Jésus Christ nous entraîne au-delà des possibles humains. Jésus s’est attelé à nous montrer comment vivre de manière, non pas excentrique, mais excentrée. Dieu n’habite pas les nuages, les étoiles, les seuls highlights de l’existence. Le Dieu qui s’est incarné en Jésus Christ est le très bas, le très proche. Vous ne le trouverez pas dans le monde des rêves ou de l’idéal, il habite notre banalité, notre pesanteur, nos douleurs et nos peines. Dieu habite notre pain quotidien. Il a partagé les souffrances et l’agonie des victimes du virus, il a tenu la main de tous ceux qui s’en sont allés. Notre Dieu ne se donne pas ailleurs, mais dans ce qui fait l’épaisseur de nos jours. Il ne fuit pas les ténèbres, il s’y engouffre avec nous pour les combattre et nous tirer, envers et contre tout, vers la lumière. Dans tout ce que nous avons de difficile et dramatique à traverser, l’Esprit souffle, nous apprenant à faire de la place à plus grand que nous-mêmes. C’est le chemin de toute fécondité.

L’existence de Dieu, l’amour de Dieu, à défaut de se prouver, s’éprouvent. Nous reconnaissons Dieu de dos. Lorsque nous nous retournons vers le passé, quand nous relisons l’histoire et prenons conscience de son compagnonnage fidèle et discret. « Oui, Dieu était là. »

Je formule le vœu que tous ceux qui sont dans la peine et le deuil puissent s’ouvrir à l’espérance, cet horizon plus large que celui de la tendresse, de la fraternité ou de la solidarité humaine. Jacques Ellul disait « On croit qu’il est facile d’espérer. Mais n’espèrent que ceux qui ont le courage de désespérer des illusions et des mensonges où ils trouvaient une sécurité. » L’espérance est par excellence fruit de la foi. Elle rappelle Dieu à ses promesses envers nous.

Que Dieu nous rejoigne là où sommes, serait-ce dans l’abîme.

Oui, je le crois, ni notre souffrance, ni nos doutes, rien ne pourra nous séparer de l’amour Dieu. Amen